
TRADUCTEURS AU TRAVAIL

Arles, 1988. Les auteurs d'une nouvelle traduction de Freud, éminents théoriciens du freudisme, présentent leur travail à des traducteurs peu convaincus, mais vaguement intimidés. Vers la fin, du fond de la salle, un homme prend la parole : en quelques phrases claires, vibrantes, imparables, il pourfend la nouvelle version et son obscurité jargonnable. A-t-on jamais vu plus belle estocade aux Assises ? Bernard Lortholary, cette fois-là – et ce n'est pas la seule – aura été le parfait porte-parole d'une certaine idée de la traduction : approche concrète sans œillères théoriques, primauté de la musique, simplicité.

On retrouve dans une page de lui, quel que soit l'auteur qu'il traduit, la même science du rythme, du mouvement de la phrase, une sobriété, une élégance naturelle.

Bernard Lortholary a traduit un nombre impressionnant d'ouvrages, dont ceux de très grands auteurs allemands, Kafka et autres, dans presque tous les genres, tout en exerçant de très prenantes fonctions d'enseignant et d'éditeur. Mais comment fait-il, ce bourreau de travail, pour tout caser dans des journées de vingt-quatre heures ?

Michel Volkovitch

Les mains dans les mots

Une séance d'écriture consacrée au corps se doit de sacrifier au genre ancien du blason : un chapelet de courts poèmes, dont chacun rend hommage à une partie de notre anatomie. J'annonce qu'aujourd'hui le vers ne sera pas obligatoire (soupirs de soulagement dans les rangs). Une seule contrainte : faire entendre le nom de la partie du corps choisie, plusieurs fois si possible, mais sans employer le mot. S'agissant de l'appendice nasal, par exemple :

*N'es-tu pas étonné, René,
De voir ta bouille bourgeonner ?*

J'ai moi-même choisi les sujets : menton, genou, clavicule. Ce petit exercice d'échauffement et d'assouplissement révèle une fois de plus l'extrême virtuosité de la gent traduisante. En quelques minutes, mentons et genoux s'accumulent :

*Quand s'abaisse lentement ton dentier, les bras m'en tombent...
Certains jeux nous rapprochent. Je nous sens tout proches. Sur ta jambe si
jeune, où poser ma main ? Ou si l'on préfère le troisième âge : L'âge noue
tes rotules.*

La clavicule ? Moins évident. Il eût fallu plus de quelques minutes pour bricoler, par exemple, ceci :

*Quand je pose ma tête
Plus bas que ta voilette
O ma grande Pauline,
Plus haut que ta poitrine
O petite Paulette,
Ah ! que la vie culmine !*

Petite pause pour lire quelques citations sur le corps, dont ces vers de Valéry, dans « Fragments d'un Narcisse » :

*... Toi seul, ô mon corps, mon cher corps,
Je t'aime, unique objet qui me défends des morts !*

Je fais remarquer le réseau de répétitions et de symétries (les deux « mon », les deux « corps », les figures en miroir dessinées dans le v. 2 par les phonèmes m, i, k, k, i, m et m, d, d, m) illustrant le thème du corps dédoublé par son reflet. Ce qui nous introduit à l'exercice suivant.

Il s'agit d'écrire une phrase en forme de corps. Une longue phrase à la gloire du corps humain, qui donnera par sa construction, ses symétries, ses ramifications, à l'aide aussi des rythmes, des sonorités, de la ponctuation, une image globale de cette machine merveilleuse, avec ses organes simples ou doubles, ses réseaux entremêlés, son fourmillement de vaisseaux, de fibres et de fibrilles, comme l'a fait superbement Diderot :

Sa tête, ses pieds, ses mains, tous ses membres, tous ses viscères, tous ses organes, son nez, ses yeux, ses oreilles, son cœur, ses poumons, ses intestins, ses muscles, ses os, ses nerfs, ses membranes, ne sont à proprement parler que les développements grossiers d'un réseau qui se forme, s'accroît, s'étend, jette une multitude de fils imperceptibles.

Tâche ambitieuse. Pourtant, quelques minutes plus tard :

En long, en large, en travers – vu d'en bas, vu d'en haut – de la racine de tes cheveux à la pointe de tes orteils, de ta charnelle enveloppe au tréfonds de ton cœur, du sang qui coule dans tes veines à l'air qu'aspirent tes poumons, de ta droite généreuse à ta gauche embarrassée, ton corps m'appartient.

J'en profite pour faire admirer des images du corps tirées d'un livre exceptionnel, *Le corps, miroir du monde*, de Nicolas Bouvier, lequel y écrit notamment : « Le corps est pour le meilleur et pour le pire, l'image du monde. » C'est l'occasion de saluer encore l'exceptionnel talent de Bouvier, ce maître d'écriture, et d'inciter à lire tous ses livres.

Un jeu plus léger pour conclure, comme un rondo badin après les profondeurs de l'adagio. J'invite à réécrire un passage du *Diable au corps* de Raymond Radiguet en y injectant des noms de parties du corps inclus dans des locutions (« pour la bonne bouche »), ou ayant pris un autre sens (« bouche d'égout »). Quelque chose comme :

Ça se passe dans le Bassin parisien, là où la Marne fait un coude. Deux membres de la bonne bourgeoisie, un Don Juan au petit pied et une belle

plante, pas encore majeurs, voudraient bien se mettre en cheville, mais ils n'osent attaquer de front, craignant de se mettre l'autre à dos. Madame souhaiterait que l'homme qui a obtenu sa main, ne fasse pas de vieux os, là-bas dans son boyau. Ce soir-là, ils ne dorment que d'un œil, côte-à-côte face au feu, pour déclarer sa flamme c'est un moment au poil...

La suite étant aussi prévisible qu'immorale, glissons. D'accord, ça ne vole pas haut, mais ça défoule. La bonne humeur a régné jusqu'au bout. Moi, en tous cas, j'ai pris mon pied, les mains dans les mots.